

Académie des Sciences, Lettres et Arts de Marseille



Fauteuil n° 2



François CLARAC

HISTOIRE DU FAUTEUIL 2 DE L'ACADEMIE DE MARSEILLE

« Je suis le deuxième fauteuil, le deuxième parmi quarante... C'est le propre des académies d'attribuer des fauteuils à leurs membres comme si on n'imaginait ces assemblées composées uniquement de personnes assises; sans doute vues leurs conditions élevées, surtout vu leur âge, les élues, ou élus ont besoin d'une place rembourrée pour leurs vieilles carcasses, d'accoudoirs pour reposer leurs mains pleines de lassitude. Elles ou ils sont là autour de la majestueuse table ; le haut de chaque fauteuil dépasse les têtes grises comme pour les entourer d'une auréole pleine de gravité. La séance commence, solennelle, le directeur entouré des deux secrétaires perpétuels annonce les différentes interventions, on va parler de science, de littérature, d'art, de Marseille, de cette chère Provence...le ronronnement des paroles qui s'égrènent est un peu comme une berceuse, certains s'oublient un instant, ils s'approchent de Morphée...mais un mot, une phrase saisie au vol...et voilà l'auditoire tout guilleret... »

Comme ces fauteuils pourraient commenter l'attitude de chacun des Académiciens ! Ils n'oublient rien de la carrure des uns et de la fragilité des autres. Pleins de souvenirs, de tendresses pour tous ceux qui ont profité de leurs douceurs, de nostalgies pour ceux qui les ont quitté et dont plus personne ne parle...Ce ne sont que des fauteuils, quelques planches de bois, quelques carrés de cuir, quelques clous dorés... détrompez-vous... Francis Jammes en parlant de sa propre armoire savait qu'elle entendait tout et qu'elle devenait un personnage familier:

*Il y a une armoire à peine luisante
qui a entendu les voix de mes grand-tantes
qui a entendu la voix de mon grand-père,
qui a entendu la voix de mon père.
À ces souvenirs l'armoire est fidèle.
On a tort de croire qu'elle ne sait que se taire,
car je cause avec elle.*

Ces objets de notre maison dit-il, ont une « âme »...ces fauteuils de même, il suffit de se pencher...le son n'est pas très audible... Ce deuxième fauteuil a envie de parler de raconter quelques souvenirs...de dire ce qu'il garde sur le cœur...depuis 1726, il en a des histoires, des bons et des mauvais moments...il l'aime bien cette académie, elle n'a pas l'arrogance de celles de Paris qui brillent de tous leurs feux, qui se veulent la lumière des lumières. Non elle reste humble...mais fière, sure de sa force, ambitieuse, phare des civilisations antiques, croisement des populations du sud, elle est Marseille, porte de tous les horizons d'une méditerranée nourricière. Elle étonne, elle détonne, à Marseille rien ne se passe comme ailleurs ! et ce n'est pas d'aujourd'hui ! Même au cœur de cette assemblée, ça sent bon le « pebre d'ail »,

la lavande ou l'origan...Le deuxième fauteuil s'est ébroué, le plancher a grincé, les pieds ont trébuché sur les bords de la table, un peu ému, un peu sentencieux il a commencé :

« J'ai 285 ans...depuis tout ce temps, j'ai eu le loisir d'en supporter, d'en approcher, d'en entendre. Aujourd'hui c'est le quatorzième qui s'assoit régulièrement. Il m'agace, il bouge tout le temps, il ne reste pas en place...sa jambe gauche s'agite quand il est ému ou quand il s'énerve d'un de ses confrères. J'ai vraiment vu des personnalités si différentes mais tous des scientifiques ; je tenais à être dans ce domaine ; je suis quelqu'un de logique, j'ai quatre pieds qui ont au sol une bonne assise, très peu pour moi de ces êtres éthérés, des poètes, je les supporte mais pas sur mon siège. J'écoute les littérateurs, ils m'intéressent et m'amuse parfois mais rien ne vaut un raisonnement mathématique, une formule physique, ça c'est du concret !

Mon plus grand regret, je n'ai pas eu de femmes. Mes confrères fauteuils me l'ont bien dit, c'est une chance d'avoir une académicienne, elles se tiennent beaucoup mieux, elles écoutent plus attentivement. Il paraît que par moment devant un propos trop masculin, elles s'agitent...mais surtout, elles ont de la grâce, leurs parfums embaument pendant toute la séance. Non je n'ai eu que des hommes :

Les trois premiers, des nobles...ils avaient de la prestance quand ils mettaient leurs habits d'apparat. **Pierre-François de Robineau**, avait tous les titres, commissaire des guerres à Marseille, conseiller du Roi et surtout à partir de 1759 receveur général des finances de Provence. Un des fondateurs de l'Académie, le seigneur de Beaulieu a eu l'honneur de présider la première assemblée publique; rendez-vous compte, tout jeune encore, j'étais au centre, les autres me jalousaient ! Robineau a su donner l'impulsion nécessaire à cette compagnie et obtenir l'appui des grands pour la soutenir. Il a su dès le début m'intéresser à leurs travaux tout en supportant les manies de chacun...

Le suivant ne fut pas en reste, **François Ange d'Eymar** arriva en 1765, chanoine de la Cathédrale, il fut secrétaire perpétuel de 1768 à 1774. Je voyais déjà s'approcher près de lui de hautes personnalités qui cherchaient un soutien, les plus jeunes qui avec hésitation demandaient une faveur, je comprenais à leur ton, à leur manière d'arriver respectueusement qu'ils étaient intimidés; c'était touchant ; on était entre gens civilisés ; je sentais que j'apportais par mon décorum le complément nécessaire pour la considération de ces personnes d'autorité.

Arrive alors, le plus célèbre des trois, **Pierre Victor Malouet**, diplomate, il était du nord, du massif central. Intendant de Marine à Rochefort, il parcourt les Antilles...Nommé à Toulon il connaîtra le midi et sera élu chez nous en 1781. Il avait une manière particulière de s'asseoir, juste au bout du fauteuil mais sa prestance impressionnait tous ses confrères. Noble, il avait un esprit libéral et s'est engagé près de Mirabeau, mais la révolution en se détruisant elle-même, a instauré la terreur et l'a obligé à émigrer...j'ai regretté

de ne plus le voir, on en parlait dans ces temps si troublés. Il reviendra mais ne participera plus beaucoup à nos activités académiques.

L'Empire remplaçait la royauté, j'eus l'impression de décadence lorsqu'en 1809 on m'a chargé d'un pharmacien, **Louis Laurens** ! J'aime bien cette profession mais un marchand de potions et de petites pilules après des grands de France ! Celui-là ne m'a pas marqué, pourtant on lui parlait avec respect ; il paraît qu'à cause du blocus continental imposé par l'Angleterre, il avait tenté de fabriquer du sucre de raisin... les essais n'avaient pourtant pas été très concluants bien vite dépassés par les travaux sur la betterave.

Son successeur aussi était un être bien frêle et de bien petite santé ; c'était **Jean-Esprit-Brutus Tocchi**, chimiste remarquable, il s'était spécialisé dans la métallurgie et surtout dans la fabrication des pièces d'or ou d'argent. Essayeur de métaux à l'Hôtel des Monnaies de Marseille, il faisait autorité. Il avait suivi l'École des Beaux-Arts et faisait preuve d'un goût parfait. Malheureusement sa fin de vie fut bien triste, il ne venait plus...on m'a raconté que diabétique dès l'enfance il s'était retiré à la campagne...cet isolement le fit tomber dans un mysticisme exagéré, il ne voulait plus se nourrir, il est mort complètement oublié.

Le temps s'écoulait, l'Académie avait plus d'un siècle. La grande bourgeoisie remplaçait une noblesse trop marquée par les bouleversements du temps. Marseille allait dans les décennies à venir prendre enfin son essor. Les troubles de la capitale se sentaient peu dans notre midi. En 1848, fut élu **Jules Julliany**. Une des personnalités Marseillaises ; comme on disait c'était un économiste écouté qui sous le régime de Juillet avait fait partie du conseil municipal. Il s'était passionné pour le développement du port et avait déjà vu tout ce que l'on pouvait tirer d'une telle situation. Personne très écoutée à la chambre de commerce, une telle personnalité ne pouvait rester en province, il a été nommé membre du Conseil général de la Seine. Il « est monté à Paris ». Mais il n'avait pas oublié ses origines et a demandé à être enterré dans le caveau familial.

Nous arrivons maintenant à mes préférés...je sais je ne devrais pas, mais c'est sûr j'ai mes chouchous, je n'y peux rien je suis comme ça ! Sentimental, je ne peux pas rester enfermé dans cette auguste pièce de la rue Thiers sans avoir des sentiments pour ceux qui m'ont le plus impressionné... **Jules Alphonse Eugène Itier** (1802-1877) était un scientifique pas tout à fait comme aujourd'hui, un idéaliste passionné de tout ce qu'il découvrait aux quatre coins du monde; s'intéressant aux sciences nouvelles, comme la géologie ou comme la chimie, il a été un des premiers à faire des photographies de par le monde mais surtout en Asie et en Afrique. En prenant sa retraite, je lui en ai un peu voulu de s'être retiré à Montpellier.

Il fut surtout géologue et agronome. Originaire de Serres (Hautes-Alpes), il est le fils de Jean, J-P Itier, commandant du 5^e bataillon des Hautes-Alpes au siège de Toulon en 1793 et de Zoe DuBois. Né à Paris, le 8 avril 1802,

il achève ses études à Marseille en 1819 et entre dans les douanes grâce à son oncle Aimé Dubois (1779-1846), un grand scientifique membre de l'expédition d'Égypte, directeur de cette administration à Marseille. Nommé inspecteur en 1830, Itier exerce ses fonctions dans toute la France. Il s'intéresse à la géologie et fait paraître en 1839 un mémoire sur « *les roches asphaltiques de la chaîne du Jura* », c'est devenu un sujet brûlant de débat aujourd'hui !..

En 1842, mis hors cadre, il est envoyé en mission en Afrique et aux Antilles françaises. Emportant dans ses bagages du matériel photographique, il utilise pendant ses loisirs le procédé de Daguerre. C'est lui ainsi qui réalise les toutes premières photographies de l'Afrique de l'Ouest. Véritable reporter, il s'intéresse aux populations mais aussi aux villes ou villages qu'il traverse. A son retour il prend la direction d'une mission commerciale en Chine, aux Indes et en Océanie. Avec l'ambassadeur Théodore de Lagrené, il sera chargé de négocier le traité commercial de Huangpu, de dix mille ans entre la Chine et la France. Il réalisera une série de portraits pris le jour de la signature, le 24 octobre 1844. Un témoin sinologue, Charles Lavollé, raconte « *Les mandarins se prêtèrent volontiers à la pose qu'il fallu exiger d'eux. Le soleil était très favorable, mais le tangage, opposait à la netteté du dessin un obstacle presque insurmontable. On essaya pourtant. La seconde épreuve donna un résultat très convenable et les Chinois demeurèrent stupéfaits devant cette reproduction fidèle et rapide, dont ils ne pouvaient s'expliquer le secret.* »

Devenu grand voyageur, il va encore parcourir l'océan indien avec Manille, Singapour, Macao, Java, Bornéo, la Cochinchine, Ceylan, les Indes (Colombo). Il continuera vers l'Amérique du sud et l'Afrique. Revenant par Aden et la mer rouge, il traverse la Haute-Egypte, et remonte le Nil du Caire à Assouan. Il rapporte la encore une série de daguerréotypes avec des portraits, des monuments et des paysages. Une partie de ses œuvres sont conservées au Musée Français de la photographie. De par ses voyages il devient un bon naturaliste et un véritable ethnologue. Nommé en 1846, inspecteur principal à Marseille, il semble vouloir rester en France et se marie à Grenoble avec Henriette de Brémond. En 1848, il est nommé directeur des douanes à Montpellier et en 1853, receveur principal à Marseille. Il cumule des charges diverses, conseiller de la santé à Marseille en 1846, conseiller général des Hautes-Alpes de 1848 à 1858 pour le canton de Serres, et de 1868 à 1871 pour le canton de Rosans enfin, président du conseil général des Hautes-Alpes. Sur sa demande, il est admis à prendre sa retraite en 1857 et se fixe à Montpellier.

Pourtant le 10 juillet 1859, il est reçu à l'Académie de Marseille. Son discours traite essentiellement du pays qui l'a le plus marqué, la Chine. Elle fascine déjà: « *De tous les sujets d'observations qu'offrent les diverses constitutions sociales des innombrables populations de l'Asie, il n'en est pas qui impressionne plus profondément que le spectacle de la civilisation de la Chine, de cette civilisation qui ayant pris naissance aux premiers âges du monde, sur les lieux même où elle a grandi, s'est avancé parallèlement au développement*

social des autres peuples...[elle] a dû tout inventer, tout approprier elle-même à ses besoins et résume aujourd'hui cinq mille ans de progrès... ». Pourtant la chine ne lui paraît pas une grande puissance comme les pays occidentaux. Il considère que leur écriture basée sur des idéogrammes est une faiblesse grave qui empêche son essor

Lorsqu'il est président de l'Académie, il donne une communication sur la géologie. Son texte est enthousiaste et démontre son goût des voyages. Il s'extasie sur les beautés de la nature mais se veut scientifique quand il en parle. Les poètes aujourd'hui ce sont les physiciens et les chimistes. *« C'est ainsi que, de nos jours, la science positive s'est faite poésie, de telle sorte que les esprits les plus éminents, les Georges Sand, les Michelet, les Victor Hugo, lui demandent leurs brillantes épopées. ».* Ce texte étonne cependant. Il définit très bien l'utilité des fossiles quand il dit : *« La grande importance des fossiles, véritable numismatique qui permet aujourd'hui de classer avec certitude, sur un point quelconque du globe, la série des formations géologiques qu'on y rencontre dans leur ensemble comme dans leurs relations avec des terrains des autres contrées. ».* Toutes les connaissances de la terre et des êtres qui l'ont autrefois occupé, démontre une certaine évolution. N'oublions pas que nous sommes sept ans après la publication de « l'origine des Espèces » de Charles Darwin. Itier n'en fait absolument pas mention ici. Seul est cité Georges Cuvier qui n'y croyait pas et soutenait une théorie bizarre, le « catastrophisme ». La terre aurait été le lieu de catastrophes successives avec à chaque fois complet changement de la faune et de la flore. Cette théorie arrangeait tout le monde ; le fixisme persistait mais les animaux et plantes étaient renouvelés. Pourquoi Itier n'a-t-il pas partagé du génie Anglais ? On pourrait trouver deux explications ; l'une nationaliste, tout ce qui venait d'outre manche n'était pas apprécié en France ; l'autre religieuse, Itier, très croyant n'admettait pas une théorie que contestait violemment la position de l'Eglise. Il s'éteignit à Montpellier le 13 octobre 1877 et fut inhumé à Serres (Hautes-Alpes). »

Là le fauteuil reprend son souffle et même s'arrête un instant...les souvenirs se bousculent...il hésite...il peine à repartir, il n'a pas l'habitude de s'exprimer si longtemps, mais pourquoi le fait-on parler ainsi ? Où en est-il ? C'est difficile de se souvenir de tout...il a oublié depuis le temps...cette Académie ne l'a-t-on pas dite couverte de poussière ? Ne s'est-on pas moqué d'elle bien souvent ?...Lui il l'aime, il veut être cette mémoire qui résiste au temps et qui conserve les gens comme les choses... Il va reprendre ; sa voix sera plus claire, il aime évoquer ce qui suit :

« Après les grands voyageurs vont suivre les grands ingénieurs. Il va y avoir ici une curieuse succession comme on en trouve seulement dans les académies. Le grand homme à l'origine de la transformation du port de Marseille en un port moderne ouvert à l'orient comme à l'extrême orient, sera **Hilarion Pascal**. Cet ingénieur des ponts et chaussées contrôlera la construction des nouveaux bassins. Il débute sa carrière en travaillant au canal du Rhône et en

aménageant les routes des environs d'Aubagne. En 1844, il est chargé des projets de construction du port de la Joliette. Ingénieur en chef en 1857, il construit le bassin de la gare maritime puis le bassin impérial devenu national en 1870. A l'étranger il réalise le port militaire de La Spezzia (1858), la jetée de l'entrée du canal de Suez, les ports de Fiume et de Trieste.... Il reçoit la rosette des mains de Napoléon III en 1860.

Il sera reçu au fauteuil 40 et prononcera son discours le 21 Mai 1865. Mais il changera pour le fauteuil n°5 et travaillant au ministère des travaux publics, il demandera en 1876 à n'être seulement qu'un vétéran. A sa retraite en 1885, il revient en Provence et habite Marseille. Il possède « la bastide des Lignières » et décide de reprendre un siège à l'Académie, ce sera le n°2 qu'il gardera neuf ans, de 1887 à 1896. Il meurt à Aubagne. Il m'a donné le tournis mais c'est moi qui en ai hérité à la fin !

A la mort de Jules Itier, c'est **Emile Bernard** qui est élu sur le fauteuil n°2, lui aussi est un ingénieur des ponts et chaussées et ami de Pascal. Son discours concernera peu son prédécesseur mais se consacrera surtout à son ami Hilarion qui reprendra le fauteuil après lui ! Nous avons là un des grands mystères de l'Académie ! La période de 1850 à 1890 va être capitale pour Marseille car elle va définitivement ancrer cette ville comme un des grands centres du commerce méditerranéen. Le développement du port ira de pair avec le percement du canal de Suez. L'Académie appuiera un tel essor. Le 5 août 1860, c'est le docteur Clos-Bey de retour d'Egypte qui entretient l'Académie et demande un soutien de ses membres au projet de Ferdinand de Lesseps car « *l'intérêt de l'humanité appelle la réalisation de cette œuvre grandiose* ». Il termine avec lyrisme son exposé : « *Il était naturel qu'à des enfants dévoués de Marseille, à des hommes qui illustrent leur ville natale de tout ce que l'intelligence et le cœur peuvent donner de fruits précieux, je fisse entrevoir, dans un avenir prochain, une splendeur nouvelle pour leur florissante cité.* »

Dans le discours de sa première intronisation en 1865, Pascal résume l'histoire du port de Marseille, son passé lorsqu'il était le rival de Carthage, ou lorsque Colbert lui rendait son ancienne splendeur. Le nouvel académicien décrit l'activité actuelle quand le port retrouve un essor remarquable après les tumultes révolutionnaires: « *En 1856, le port a présenté un mouvement de 22.613 navires...c'est après un délai de 30 ans plus de quatre fois le mouvement moyen des dernières années de la restauration...* ». Il rappelle l'ensemble des travaux avec l'élargissement du Quai de Rive Neuve en 1820, les travaux dans le bassin de carénage commencé en 1829 et en 1839 l'élargissement du quai de Vieille-Ville. Il parle aussi des autres bassins qu'il a la charge de construire. Il insiste sur le percement de l'isthme de Suez : « *L'ouverture de ce passage à la grande navigation maritime doit, en effet, avoir pour conséquence de ramener dans la Méditerranée la majeure partie de ce vaste commerce de l'Afrique et des Indes orientales que le génie de Vasco de Gama a détourné, depuis près de quatre siècles, par la découverte du Cap de Bonne Espérance* ». Il termine son

exposé en expliquant que ce port a absolument besoin d'un avant-port, comme il dit « *une vaste salle d'attente où les navires venant du large puissent toujours entrer quelque soit leur dimensions, y mouiller par tous les temps avec sécurité, et en sortir pour être dirigés ensuite dans les divers bassins d'opération.* ».

A son discours de réception, à la séance publique du 19 décembre 1880, Bernard va reprendre l'évocation du port de Marseille et les projets que Pascal avait annoncés quinze ans auparavant : « *les ouvrages qui, en 1865, étaient en cours d'exécution, sont maintenant terminés. Les Docks-Entrepôts sont en pleine activité et constituent un établissement aussi utile que puissant et bien ordonné pouvant emmagasiner 165.000 tonnes de marchandise et muni pour les manutentionner, de l'outillage le plus perfectionné....Un grand avant-port le précède vers le nord, projetant sa digue extérieure jusqu'au cap Janet et devant être bientôt entouré des quais et protégé par le mur d'abri dont une loi récente a autorisé la construction.* » Ludovic Legré a répondu à un tel plaidoyer en expliquant l'engagement de l'Académie pour le développement du port « *Parmi les intérêts si nombreux et si importants, il n'en est pas assurément de plus essentiel que l'avenir de ce port qui a été et sera toujours la raison d'être de Marseille...* ».

En le complimentant ainsi que Pascal, il dira plus loin :« *A quels magnifiques résultats n'aboutissent pas les applications que vous faites chaque jour des principes les plus abstraits de la science transcendante ? Et lorsque votre activité s'exerce sur le domaine maritime, quel spectacle plus imposant que de voir votre art aux prises avec cette grande indomptée, la mer, que vos puissants efforts parviennent à maîtriser ?...* ». Reprenant l'abbé Bayle il déclarera: « *Désormais, disait-il au récipiendaire, et grâce à l'heureuse solidarité qui unit entre eux les membres d'un même corps, vos œuvres elles-mêmes nous appartiennent. Maintenant, quand on nous demandera qui a créé ces vastes ports qui font de Marseille une ville de commerce sans rivale, nous ne dirons plus que c'est vous ; nous répondrons que c'est nous.* ». L'Académie faisait sienne cette réussite méditerranéenne. Quand Pascal retrouvera une place entière, j'aurais beaucoup d'admiration pour lui et je l'aiderais à suivre au mieux ses dernières séances.

Après les nobles, les commerçants ambitieux, les ingénieurs, il me manquait des ecclésiastiques, ce seront les deux suivants sur ma liste: Le premier sera **Joseph Jean Louis Robert** qui né à Annonay dans l'Ain, le 22 mars 1819 deviendra évêque de Marseille. Il fera des études classiques avant d'être ordonné prêtre le 23 décembre 1843. Vicaire à Serrières puis curé de Saint-Laurent de Viviers, il deviendra le secrétaire particulier de Mgr Joseph Hippolyte Guibert, évêque de Viviers. Il le restera pour le suivant, Mgr Delcussy. Par décret présidentiel du 27 février 1872 on le chargera de l'évêché de Constantine.

Le 13 juin 1878 le maréchal Mac Mahon va le nommer au siège épiscopal de Marseille. Son arrivée se fera sans grand apparat, déjà les oppositions entre

l'église et l'état commencent à poindre. Il ne sera pas reçu officiellement par la ville. Il ne se préoccupa que des problèmes religieux et de l'enseignement catholique des écoles primaires et secondaires ainsi que de la béatification de Mgr Jean-Baptiste Gault (1595-1643) et de sœur Madeleine de Rémusat (1696-1630). Le 10 juin 1879 il obtenait l'érection en basilique mineure du sanctuaire de Notre-Dame de la Garde. Décédé le 19 novembre 1900 il fut inhumé à la cathédrale de la Major.

A sa disparition en 1900, il sera remplacé par le chanoine **Stanislas Gamber**, prêtre, docteur es lettres qui lui restera jusqu'en 1941. Secrétaire perpétuel à partir de 1909, il habitera à l'Académie même, au 2eme étage de la rue Thiers. Né le 26 janvier 1856, ce sera un vrai Marseillais. Ordonné prêtre en 1880, il sera professeur à l'Ecole de Belsunce de 1880 à 1890. Il deviendra directeur des études (1890-1891) et vicaire à St Philippe (1891-1895). Il est là quand les rapports entre l'Eglise et l'état atteignent leurs paroxysmes :

Aumônier du lycée Thiers, il assiste à la distribution des prix en 1903 ; une belle matinée de juillet, c'est une atmosphère détendue où des centaines d'enfants bien assis, attendent de recevoir leurs beaux livres multicolores, enrubannés, entassés sur l'estrade à coté des personnalités. Lui est là bien poli et sérieux, il fait peu de bruit et ne tient pas à se faire remarquer. Le discours des prix va commencer. C'est en général l'occasion d'entendre de belles tirades littéraires, de belles envolées prêtes à charmer et même à enthousiasmer l'assistance. Le chanoine ne connaît pas celui qui va parler, c'est un nouveau, un jeune fringant et enflammé. Le discours commence...rien de bien particulier, la phrase est bien tournée, il commente la fin de l'année... Mais tout à coup, le ton change, il n'écoute pas trop... là...qu'est-ce qu'il dit ? Les platanes du lycée semblent ne plus bouger, la foule est devenue silencieuse...La phrase est plus puissante et plus solennelle...Le professeur, un laïque pur et dur part dans une diatribe assassine ; l'enseignement laïque va apporter le bonheur aux générations futures étant enfin « *débarrassé de cette religion qui fait de l'homme un esclave tremblant et superstitieux.* ».

Le chanoine hésite, est-ce bien ce qu'il a entendu ? Ces paroles sonnent dans sa tête...il frémit...regarde autour de lui...ceux qui l'entourent doivent partager les propos de l'orateur. Il ne peut accepter de tels mots. Que fait-il ici ? Il ne peut plus rester...il se lève...il marche droit comme un i ; sa tenue noire flotte au vent...Il a plaisir à voir qu'il est suivi par l'abbé Ferrari, l'aumônier du petit lycée...il passe devant l'auteur des scandaleux propos qui n'a pour lui qu'un léger sourire narquois esquissé pendant sa péroraison. Il descend de l'estrade et se perd dans le public où là heureusement quelques mains se tendent pour lui témoigner du respect. La suite...la cérémonie se termina dans le tumulte, le lendemain les journaux s'emparèrent de l'incident... Il officia l'année suivante pour les premières communions puis se retira...la rupture entre l'Eglise et l'Etat était consommée. L'état laïque s'était imposé par la force.

Gamber devint chanoine adjoint puis titulaire de 1904 à 1909, il termina inspecteur de l'enseignement libre (1906-1938). Docteur es-lettres, cette figure de la vie littéraire Marseillaise. a écrit de très nombreux ouvrages de poésie et de livres comme : « *l'Hellenisme à Marseille* », « *l'édition massaliothique de l'Iliade* » (1888), « *les poètes de la foi au XIXe siècle (1891)* », « *le discours de Jésus sur la montagne* » (1911), *les heures du soir* (1925) couronné par l'Académie Française. Grand érudit, il défend une foi stricte et n'approuve la poésie que si elle est inspiration religieuse. : « *Vers l'éternel : Brèves sont ici-bas nos heures d'allégresse, et nos lèvres à peine ont effleuré le bord du cristal où s'enclôt la frêle goutte d'or, Que nous sentons déjà se calmer notre ivresse. Oh ! qu'elle sonne donc l'heure, moins fugitive, Où ne s'éteindront plus les radieux matins, où nous irons, là-haut, boire à la source vive, Un idéal breuvage en d'éternels festins !...* » En écrivant un article « Au pays de Mistral », il parle avec admiration du grand poète et de son héroïne Mireille : « *Blanche et coquette, la maison de [Mistral] se détache tout ensoleillée d'un bouquet de verdure. En entrant dans ce sanctuaire, où m'accompagnait une religieuse émotion, le, premier objet qui frappa mes regards fut un superbe buste de Lamartine ...qui a présenté au monde le glorieux chef-d'œuvre de Mistral.* »

Gamber restait très attaché aux traditions et suivait le règlement à la lettre. Il est mort deux jours après une réunion de l'Académie, le 1^{er} janvier 1941. A son enterrement, le directeur de l'époque a laissé percer avec beaucoup de retenue, le conservatisme du chanoine: « *Il était peu enclin aux innovations, et, aussi bien comme éducateur de la jeunesse, qu'il aimait tant, que comme écrivain et surtout comme poète, les sentiers connus gardaient ses préférences, même quand il apercevait des fleurs nouvelles le long des routes que le temps ne cessait d'ouvrir sous ses pas. Il se méfait un peu-et n'avait-il pas raison ?- du parfum nocif de ces fleurs. Cet attachement aux principes anciens et aux méthodes qui ont fait leurs preuves, il le manifestait dans ses causeries, toujours vivantes et nourries, comme dans la direction des mouvements qu'il avait formés, que ce soit celui des Noëlistes ou le cours Fénelon.* »

Emile Ripert a écrit un poème le 14 janvier où il dépeint avec la chaleur de notre chanoine poète :

« *O bon chanoine et bon académicien,
 Votre départ, chacun de nous le faisait sien :
 Il semblait qu'avec vous s'en allât quelque chose.
 De la vieille maison où poèmes et prose,
 Beaux mémoires, livres poudreux, nobles tableaux,
 Nécessaires fauteuils, antiques bibelots
 (vous voyez il pensait à nous...)
 ...Nos modestes trésors, cependant enviés
 Par bien des amateurs et des Académies,
 Il semblait qu'éveillant des âmes endormies
 Depuis plus de cent ans dans un rêve amical,*

*La mort éparpillât d'un soubresaut brutal
Tous les doux souvenirs de la vieille demeure... ».*

Nous sommes aux heures sombres de la guerre, un homme d'une grande bonté et estimé par tous, un industriel qui menant au mieux son usine, devient l'une des affaires industrielles les plus actives de la région. Président de la chambre de commerce, notre Académie l'a appelé pour remplacer le chanoine. Antoine Boude faisait partie du Conseil général de Pétain...il s'était malheureusement fourvoyé comme beaucoup en croyant que le vieux maréchal était resté l'homme de Verdun.

Dernière catégorie, que je n'avais jamais encore eu à supporter...les chercheurs et les universitaires...Le premier, un homme intègre et brillant, **Alexandre Favre**, a été élu à notre Académie le 5 janvier 1967. L'ironie a voulu que son intronisation ait lieu en pleine révolution estudiantine, le 18 mai 1968. L'Académie imperturbable a reçu cet homme de bien pendant que des fils de bourgeois défilaient dans Marseille en croyant changer le monde !

Favre est né à Toulon le 23 février 1911 d'une famille d'ingénieurs célèbre dans les bateaux depuis plusieurs générations. Un de ses arrière-grands-pères, Hyacinthe Favre qui avait fondé dès 1860 à Marseille les ateliers Favre, était célèbre pour avoir réalisé des chalands démontables qui avaient fait merveille lors de la victoire de Solferino en 1859. Le père d'Alexandre, Auguste, était un grand expert maritime. N'avait-il pas été envoyé à Nikolaïev en 1931 en tant qu'inspecteur général du bureau « Veritas » pour réviser la flotte soviétique afin qu'elle obtienne à nouveau la possibilité, perdue depuis 1917, de traverser le détroit des Dardanelles puis le canal de Suez. Au même moment il avait inventé un moteur rotatif à vapeur qui fut construit par les chantiers de Penhoët pour la Compagnie Générale Transatlantique.

Alexandre s'inscrit en 1928 simultanément à l'Ecole d'ingénieurs de Marseille et à la Faculté des sciences. Quatre ans plus tard, il est ingénieur et licencié es-sciences. Entre l'entreprise familiale et le monde universitaire, il préférera la recherche fondamentale et l'enseignement. Joseph Peres qui venait de fonder en 1930, l'Institut de Mécanique des Fluides de Marseille (IMFM), le prend comme assistant, il n'a que 21 ans. Il prépare sa thèse sous la direction du professeur André Marchand, successeur de Peres nommé à Paris. Il utilise et perfectionne un tunnel hydrodynamique à eau, disponible à l'Institut qui va lui permettre d'observer les écoulements autour de profils d'ailes d'avion en injectant des filets colorés. A la veille de la guerre, âgé de 28 ans, il est engagé comme chef des essais aéronautiques de la Société Nationale de Construction de Moteurs (SNCM) qui dépend du ministère de l'Air. Il va alors résoudre un problème considéré comme insoluble, celui de l'utilisation de moteurs très puissants à haute altitude. Alexandre Favre, propose de diriger les filets d'air à la sortie du rotor, la partie tournante du moteur, en disposant à sa périphérie plusieurs diffuseurs indépendants, capables de diminuer les décollements et les ondes de choc en situation supersonique. Il n'arrive pas à breveter sa recherche,

nous sommes en juin 1940. Dès lors, il va détruire ses plans à l'exception d'un unique exemplaire qu'il confie à un agent secret pour le faire passer à Londres.

A la Libération l'agent a été tué, mais Favre voit que les turboréacteurs britanniques sont équipés de compresseurs centrifuges en tout point identiques à ceux qu'il avait imaginés. On avait eu connaissance de son travail et d'autres l'avaient utilisé ! La France sortait à peine de l'horreur, on était du côté des vainqueurs grâce à De Gaulle mais à quel prix ! Le Secrétariat d'Etat aux Forces Armées n'aboutira qu'à reconnaître purement intellectuellement sa réussite.

Alexandre Favre eut cependant sa revanche ! Lorsque le général De Gaulle revint au pouvoir en 1958 et lança un programme de centrales atomiques, il fallut trouver des dispositifs pour l'enrichissement de l'uranium. Même les alliés ne firent aucun effort pour l'aider. On fit appel à Alexandre Favre et à son laboratoire pour étudier la séparation isotopique par diffusion gazeuse. Par ailleurs il conseilla le CEA pour les compresseurs utilisés dans les usines basse, moyenne et haute de Pierrelatte.

Une telle réussite allait aboutir à la création en 1960, à proximité de l'Institut de mécanique des fluides de Marseille, de l'Institut de Mécanique Statistique de la Turbulence (IMST). L'inauguration fut l'occasion d'une rencontre unique de tous les grands aérodynamiciens de l'époque avec, pour la première fois, l'école soviétique en grande délégation. Avec l'aide de collaborateurs talentueux qu'il avait su réunir, cet Institut fut le lieu de plusieurs installations expérimentales remarquables comme la soufflerie supersonique et la soufflerie air-eau. La première a permis des études sur le développement des avions supersoniques et sur les fusées, la seconde construite à Luminy, en simulant les effets du vent sur une nappe d'eau longue de 40 mètres, a fourni des données sur la modélisation des échanges turbulents entre l'océan et l'atmosphère qui gouvernent l'évolution du climat.

Vous avez été parmi les premiers à reconnaître toute la valeur de Favre. Il est devenu par la suite, en 1977 membre de l'Académie des Sciences. Membre assidu, il venait régulièrement parmi vous et « montait » tout aussi souvent à Paris. Son attachement à notre Académie, venait surtout de ses relations particulières avec notre midi et notre cité où il a travaillé toute sa vie. Ses racines étaient ici et il en était fier. Il parcourait le monde, mais il ne vivait bien que dans cette ville où se mêlaient les falaises blanches des rochers urgoniens, le souffle du mistral à travers les pinèdes et la mer entre l'île du Riou, le château d'If et le Frioul.

On connaîtrait mal Alexandre Favre si on n'approfondissait pas son exploration du concept de toute sa vie « La turbulence » l'élément turbulent, n'est-ce pas avant tout du désordre ? Du bruit qu'il faut à coup sûr réprimer ? Je suis persuadé que cela l'amusait de penser qu'il avait ainsi tant travaillé sur quelque chose, qui a première vue pouvait paraître néfaste, dangereux ou simplement négligeable ou inutile.

Les derniers vers du « *Cimetière Marin* » où danse si harmonieusement la Méditerranée, me feront toujours penser à lui :

« *Le Vent se lève !... Il faut tenter de vivre !*
« *L'air immense ouvre et referme mon livre,*
« *La vague en poudre ose jaillir des rocs !*
« *Envolez-vous pages tout éblouies !*
« *Rompez vagues ! Rompez d'eaux réjouies*
« *Ce toit tranquille où picoraient des focs !*

Voilà mon histoire se termine, j'ai pour ces treize ancêtres un attachement fidèle; le quatorzième se rend-il compte de tous ceux qui l'ont précédé? je n'en suis pas sûr. Il se dit neurobiologiste, un passionné de l'histoire du cerveau...Je n'y comprend pas grand chose quand il en parle...Je préfère quand il évoque les Rostand, j'ai bien connu cette illustre famille...Il ne me ménage pas, me pousse avec violence et s'assoit brutalement en se laissant tomber...Il m'avance et me repousse alors qu'il devrait faire très attention en pensant à tous ceux que je viens d'évoquer, à ces ombres qui tournent autour de moi... Je crois fermement qu'il existe une certaine relation entre tous les locataires du 2ème fauteuil. Ils sont peut-être tous différents, des grands, des beaux et des laids, des goutteux, des bancales, des conservateurs, des hommes politiquement de droite ou de gauche, ils ont défendu des idées que quelques années après...ils reniaient...Ils ont subi des guerres, des révolutions, ils ont été des héros ou des lâches...ce furent des hommes...Ils m'ont touché...

Maintenant, que me réserve l'avenir? je serais là pour les prochains...j'attends...mais j'aimerais changer...une femme et malgré ce que j'en ai dit au début, j'aimerais une artiste, une poétesse...

François Clarac